



MATHIS ALTMANN
TOTAL DISTRESS

October 20 — November 26, 2022

Total Distress. The name is catchy. It sounds almost like a brand, any brand. Indistinctly, it could refer to a punk group. A gabber album. A fashion show. An ironic tramp-stamp.

In an ultimate attempt to spur the prosumer's numb synapses, disaster capitalism turns into entertainment. So far, so good. Or rather, nothing new: the superstructure adapts, spreads further, and lives on. Except that here, the name is a title, that of Mathis Altmann's first solo show at Fitzpatrick Gallery's new space. And then, something already seizes up and short-circuits.

The German artist is known for exacerbating the visual texture, collective affects, and perverse ideologies of cognitive capitalism. Against the dominant frictionless abstraction of the 2010s, he chose to viscerally rematerialize the transition zones of global cities. By means of syncretic compression, the assemblage of matter, image, video, and sound enacts the sculptural equivalent to flayed still lifes.

Total Distress builds on the last three years' research. Eleven new works, and twelve in total, come together as an all-encompassing installation. Throughout the two floors, a sound piece resonates softly, drawing its deceptive neutrality from playlists tailored to enhance deep focus and stimulate the 24/7 precariat's productivity.

Visible at street level, a LED pharmacy cross takes up the ground floor. A variation on the 2019 Power Lifestyle series, it hovers suspended upside down on a raw aluminum frame. On its screen, classic pharmaceutical animations are interspersed with text snippets reworked from sponsored Instagram ads for narcissistic personality disorder self-tests.

It would be easy to dismiss the symptom once again through trend forecasting – Big Pharma-core? Inside this Parisian body of works however, Mathis Altmann contextualizes his working themes through a specific observational prism. Namely, the Friedrichshain district in Berlin, at the epicenter of the cooptation of a former alternative culture by the mass settling of start-ups: their buildings, their demographics, their meritocracy.

On the upper floor, signs of the precedent decade's global aesthetics, such as Baltic birch Ikea stools or Muji pill boxes, are juxtaposed with indicators of a newfound quest for flat-pack authenticity and dissociative wellness. But the distressed cargo pants, rustic wood boards, blonde dreadlocks, and psychoactive mushrooms also stand for a certain transgenerational shift.

This is made clear through the videos inserted inside the four mirrored wall sculptures. On the screens, which abstract the shape of a pharmacy cross, play various loops collaged from iPhone footage, stock video or ads, are displayed a walk-through said district, an AI text-generated rendering of youth partying, or a psychedelic yet screensaver-esque impulse to zone out. Pixelated in their rendering, they ask for engagement to be perceived yet remain stubbornly aseptified through their referentiality to a current visual texture.

Rebranding, self-diagnosing, and repurposing go hand in hand as they point towards a formula of individual solutionism. Ultimately, changing the cultural script is easier than changing the system; just as any shift in the collective identification mechanisms of the creative class only applies palliative ointment on the wound.

Here, what nonetheless flares up in the materiality of the works, feels slightly off for all their smooth seductiveness, and of which Mathis Altmann is a figure both exorcist and possessed, is the consolidation of a vectoral power moving towards total subsumption.

Ingrid Luquet-Gad

In 2020, Mathis Altmann (b. 1987, Munich, Germany) was awarded the 12th Manor Art Prize of the Canton of Zurich. Recent solo exhibitions include *Amalgamate*, Kunstmuseum Winterthur (2021); *Butcher Block*, Efremidis, Berlin (2021); *Powerlifestyles*, Parcours, Art Basel, Basel (2019); *The Delve of Spade*, Istituto Svizzero, Milan (2018); *The Shovel of the Garbage Collector*, Freedman Fitzpatrick, Paris (2018); *Foul Matters*, Swiss Institute Contemporary Art, New York (2016); *The Sewager: Zwischen Krieg & Party*, Halle für Kunst, Lüneburg (2015). Recent group exhibitions include *Chomage Technique*, Lovaas Project, Munich (2022); *Nimmersatt? Imagining Society without Growth*, Westfälischer Kunstverein, Münster (2021); *The Opiod Crisis Lookbook*, Paris (2020); *It's Urgent* (cur. by Hans Ulrich Obrist), Luma Westbau, Zurich (2019).



MATHIS ALTMANN TOTAL DISTRESS

20 Octobre — 26 Novembre 2022

Total Distress. Le nom est aguicheur. Il sonne presque déjà comme une marque, n'importe quelle marque. Indistinctement, cela pourrait être un groupe de punk. Un album de gabber. Une collection de mode. Un tatouage ironique au creux du dos.

Ultime tentative d'aiguillonner les synapses engourdies du prosommateur, le capitalisme du désastre se transforme en divertissement. Jusque-là, tout va bien. Ou plutôt, rien ne change : la superstructure s'adapte, s'étend et demeure. Sauf qu'ici, il s'agit du titre de la première exposition solo de Mathis Altmann dans le nouvel espace de la Fitzpatrick Gallery. Et alors, d'emblée, quelque chose se grippe et disjoncte.

L'artiste allemand est connu pour exacerber de la texture visuelle, les affects collectifs et des idéologies perverses du capitalisme cognitif. Contre l'abstraction sans friction des années 2010, il aura opté pour une rematérialisation viscérale des zones de transition des villes mondiales. Par une opération de compression syncrétique, l'assemblage de matière, d'image, de vidéo et de son confère à ses sculptures des allures de natures mortes à l'écorché.

Total Distress prolonge ses recherches des trois dernières années. Onze nouvelles pièces, et douze au total, convergent en un geste d'installation à l'échelle de l'espace. À travers les deux étages, une pièce sonore résonne doucement. Celle-ci emprunte sa neutralité fallacieuse aux playlists calibrées pour augmenter la concentration et stimuler la productivité du précaire 24/7.

Visible depuis la rue, une première enseigne lumineuse LED de pharmacie, déclinaison de la série des Power Lifestyle de 2019, occupe le rez-de-chaussée. Suspendu à l'envers de sorte à tourner sur son axe en aluminium brut, l'écran diffuse des fragments de texte. Intercalés aux animations pharmaceutiques usuelles, ils ont été retravaillés à partir de publicités sponsorisées Instagram visant à l'autodiagnostic des troubles narcissiques de la personnalité.

Il serait aisé de balayer encore une fois le symptôme par la prédiction de tendances – le Big Pharma-core ? Au sein cet ensemble d'œuvres parisiennes cependant, Mathis Altmann recontextualise plus étroitement ses thématiques. Ici, son prisme d'observation concerne le développement urbain du quartier de Friedrichshain à Berlin, épice de la cooptation d'une ancienne culture alternative par l'implantation en masse des start-ups – leurs bâtiments, leur démographie, leur méritocratie.

À l'étage, les signes de l'esthétique globalisée de la décennie précédente, tabourets Ikea en bouleau baltique ou piluliers Muji, sont juxtaposés aux marqueurs de recherche d'authenticité en kit et de bien-être dissociatif. Mais les pantalons cargo délavés, les planches de bois rustiques, les dreadlocks blondes et les champignons hallucinogènes dénotent également un certain tournant transgénérationnel.

Les vidéos insérées au sein des quatre sculptures murales réfléchissantes l'explicitent. Sur les écrans, dont la forme abstraite celle des croix pharmaceutiques, défilent des boucles vidéo agrégeant rushes à l'iPhone, vidéos de banques de données ou clips publicitaires : une marche à travers le quartier en question, les images générées par intelligence artificielle d'une jeunesse fêtarde, ou un psychédélisme escapistes aux allures d'écran de veille. Pixellisées, elles sollicitent le corps dans la perception tout en demeurent aussi aseptisées que l'actuelle texture visuelle à laquelle elles renvoient.

La réadaptation des tendances et la propension à l'autodiagnostic vont de pair, participant d'une formule de solutionnisme individuel. Après tout, changer le script culturel est plus simple que changer le système ; tout déplacement des mécanismes collectifs d'identification de la classe créative ne venant qu'appliquer un baume palliatif sur la plaie.

Ici, ce qui malgré tout fait éruption dans les œuvres, reste dissonant malgré leur séduction de surface, et dont Mathis Altmann est à la fois l'exorciste et le possédé, témoigne de la consolidation d'un pouvoir vectorialiste s'acheminant vers sa phase de subsomption totale.

Ingrid Luquet-Gad

En 2020, Mathis Altmann (1987, Munich, Germany) a reçu le Manor Art Prize du Canton de Zurich. Ses récents projets incluent *Amalgamate*, Kunstmuseum Winterthur (2021); *Butcher Block*, Efremidis, Berlin (2021); *Powerlifestyles*, Parcours, Art Basel, Basel (2019); *The Delve of Spade*, Istituto Svizzero, Milan (2018); *The Shovel of the Garbage Collector*, Freedman Fitzpatrick, Paris (2018); *Foul Matters*, Swiss Institute Contemporary Art, New York (2016); *The Sewager: Zwischen Krieg & Party*, Halle für Kunst, Lüneburg (2015). Son travail a récemment été présenté lors d'expositions collectives, telles que *Chomage Technique*, Lovaas Project, Munich (2022); *Nimmersatt? Imagining Society without Growth*, Westfälischer Kunstverein, Münster (2021); *The Opioid Crisis Lookbook*, Paris (2020); *It's Urgent* (organisée par Hans Ulrich Obrist), Luma Westbau, Zurich (2019).